

PARTIR

Cartographie de l'errance

MARC ALPOZZO

Éditions du Littéraire

70 rue de l'Amiral Mouchez – Paris XIV

Les Éditions du Littéraire ne sont pas concernées par ce qu'attend le « public ».

*Il existe des éditeurs commerciaux qui servent le public et répondent à ses attentes.
Par ailleurs, si des livres nous semblent porteurs d'une forme d'individualité, d'intelligence,
de talent, en un mot porter ce sens vivant qu'est la littérature – avec une qualité qui aurait
les habits de l'authenticité – nous les publions. Nous reconnaissons le droit à l'excentricité !*

© Marc Alpozzo

© Les éditions du Littéraire, octobre 2017 pour la présente édition

© ADAGP/Kijno pour l'œuvre, octobre 2017

ISBN 978-2-919318-44-5

ISSN 2261-1770

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.leseditionsdulitteraire.com

Lettre à Abel

L'intention du départ

À toi Abel,

D'ISRAËL-PALESTINE je t'écris, après avoir posé mes deux valises, dans un petit hôtel meublé que le chauffeur de taxi m'a conseillé à ma descente d'avion. Cela fait bien trois semaines que je suis ici. J'ai quitté ma ville natale. J'y ai séjourné quelques mois, pensant que j'en avais fini de l'errance, puis ça m'a démangé, et j'ai repris un cargo pour le berceau de l'humanité, comme un joueur impénitent retrouve la table de jeux.

Trente ans que je tourne autour de la terre. J'ai habité plusieurs patries, comme on enfile un vêtement à sa taille. Parfois, je crois connaître chaque coin, chaque recoin de la planète : une route au milieu du Sahara en Tunisie, un carrefour à Berlin, une église en Bulgarie.

Partir ! Partir tout le temps ! Eh oui mon cher Abel, je me décide à t'écrire pour te poser cette simple question : pourquoi partir ? As-tu seulement la réponse ?

Partir, comme ça, armé de maigres bagages, c'était quelque chose que je n'imaginai pas enfant. Je pensais naïvement que ça ne pouvait arriver qu'aux autres. Aux apatrides, aux fuyards, aux vagabonds, aux marginaux, aux déracinés, aux migrants, à ces pauvres gens que la famine ou la guerre pousse à fuir. *Être poussé à partir...* Oui, j'ai toujours eu ce sentiment qu'on ne quittait son lieu de vie qu'en cas de force majeure !

Sinon ça n'avait aucun sens...

J'ai emporté avec moi un maigre butin. Quelques livres essentiels, et de quoi me changer régulièrement. J'ai un

peu d'argent en poche et je sais qu'il me faudra trouver du travail bientôt. J'ai repris la route, en toute connaissance de cause, sachant que je n'avais rien devant moi, que ça m'engageait à embrasser tous les possibles, qu'il me faudrait accepter l'imprévu, voire l'événement le plus insolite. Finie l'illusion de maîtrise, la planification de l'emploi du temps, la sécurité et les balises du lieu où l'on établit ses marques pour la vie.

C'est donc à toi que j'écris.

Toi, le premier nomade de l'humanité.

Abel je t'écris parce que mes pensées sont aujourd'hui incertaines, embrouillées, dans le doute. Elles errent au hasard, désorientées, comme si elles avaient perdu le sens. Jusqu'ici, je n'avais aucune question, je ne m'inquiétais guère de ces pulsions du départ, me forçant à tout quitter continuellement ; à ne jamais m'établir quelque part, comme si l'essentiel n'était jamais *ici*, mais toujours *ailleurs*.

C'est donc à toi Abel que je m'adresse, car tu es, à l'inverse de ton frère Caïn, l'homme destiné à ne s'enraciner nulle part. Entre lui et toi, s'affrontent deux tentations d'habiter le monde, fondées sur une conception opposée de l'espace et du temps. Toi Abel, tu es l'homme de la *route ouverte*. C'est à Walt Whitman que j'emprunte cette formule. Tu es affranchi par nature de toutes limites, et toute ligne d'horizon ne peut te paraître qu'imaginaire. Longtemps, durant mes voyages, tu m'accompagnais en pensée, Abel.

Plusieurs figures de voyageurs, d'explorateurs, de déambulateurs ont nourri mes départs. Je veux pourtant m'adresser à toi en premier. Ma vie terrestre est, depuis mon plus jeune âge, nourrie de l'instabilité d'une errance exaltée, dépourvue de signification, promise à l'entêtement du voyage, de départ en départ, et de retour en retour. Une vie entière à plier bagages.

À s'en aller. À mettre les bouts. Une vie à partir, s'en se retourner. À déguerpir. À se sauver. Une vie entière de lieu en lieu, sans s'établir.

Le départ a toujours été pour moi une leçon philosophique : *partir, c'est apprendre à mourir*.

Tandis que ton frère cultivait le sol, toi Abel, tu devenais pasteur de petits bétails. Caïn était ton aîné. Caïn l'enfant préféré d'Ève. Caïn l'enfant dont le nom prédestinait aux acquisitions et aux possessions.

Caïn relié à la vie...

Alors que ton frère est très fortement fixé à sa terre, de laquelle il tire sa subsistance, toi Abel, tu n'as aucune attache, allant, par des tracés que tu connais bien, d'un repère à un autre, d'un lieu à un autre gardé en mémoire. Tu es guidé par des signes qui te permettent de continuer ton chemin, à la recherche de pâturages pour tes troupeaux, de subsistances poussant naturellement. Depuis longtemps nous avons perdu cette confiance que tu places dans le hasard, dans ce qui advient spontanément à l'homme, sans son intervention calculée, ni maîtrisée. Voilà donc ce que j'appelle l'errance.

Errer, c'est aller sans but, à l'aventure. Dans son étymologie, l'*errance* appartient au mouvement sans fin, à l'instabilité, à l'imprévu, à l'absence de maîtrise. Tout ce que le sédentaire redoute, rejette, honnis. L'errance peut être une fuite, la recherche d'une rupture. Je lui préfère la quête d'autre chose, un cheminement sans objet, une déambulation distraite par le paysage, le regard tendu vers l'horizon. Cette errance m'a construit. Je suis toujours parti, ignorant où mes pas me mèneraient.

J'en suis sorti grandi, affranchi de mes peurs et de mes craintes.

Toi Abel, le second fils, ta mère faisant de Caïn, le premier, l'être de l'émerveillement, l'ayant-droit de l'intégralité de son amour, le possédant de la terre toute

entière, tu fus, par contrecoup, élu au rang d'enfant de rien ; l'enfant qui est là ; l'être-là, celui-ci même qu'elle appela Abel. Pourquoi ?

« *Parce que...* », répond la légende.

Toi Abel, pourrais-tu me dire ce qui me prend chaque fois que je pars, et que j'abandonne derrière mes pas mon passé, en route pour un autre lieu, un autre rivage, répondant à une invitation en voyage ? De par ta naissance, tu as reçu le statut de *nomade*. J'ai l'intuition que, de par mon rang, troisième de ma fratrie, le second fils, j'ai hérité du même sort... Sans autre forme de procès, tu es devenu l'être injustifié, l'injustifiable.

Et moi aussi...

Cher Abel, je t'écris d'Israël, car tu as été condamné par ta naissance, à l'instabilité, au dépouillement, à une vie sans justification. Tu es l'inverse de Caïn.

Sédentaire, maître et possesseur de la terre, enchaîné à la nature de par la position de sa naissance, le voilà soumis à la répétition des moissons, – comment aurait-il pu faire autrement, il était le possédant ? –, alors que l'étymologie de ton nom, *buée*, te voue, toi, à la destruction et au néant, à l'éphémère. Cela expliquerait-il ton meurtre, commis par ton frère, un jour de colère ?

Je ne sais pas.

Abel, connais-tu le poète Mallarmé ? Bien évidemment, non. Il a vécu au XIX^{ème} siècle. Je demeure encore sidéré par ses crises de désespoir, ce conflit intérieur qui l'habita une vie entière. Ce déchirement insoutenable entre le désir de partir, et l'incapacité d'affronter ce désir. Le besoin de faire l'expérience de l'ailleurs, et la peur du voyage. L'impossibilité de partir. Il n'a pas su. Il n'y arrivait pas. Il est resté cloué sur place. Il ne savait pas quitter ses proches. Il ne pouvait pas. Torturé par la difficulté d'assumer ce désir impérieux du départ.

J'ai longtemps eu le sentiment que c'était celui du sédentaire, accroché à sa terre, crispé à ses possessions, préoccupé par le besoin de se mettre à l'abri, de construire des maisons et des villes, d'enclorre ses terrains, et de trouver les moyens de les défendre.

J'ai longtemps été indifférent aux possessions terrestres, refusant de posséder une demeure, vivant hébergé là où l'on m'accueillait. Toi Abel, le nomade, tu n'as qu'une tente, et cela te suffit amplement, jouissant de tes vastes espaces qui n'appartiennent à personne, où tu y fais paître tes troupeaux. Tu es le contraire de la lourdeur du possédant. Tu voyages léger, et ton âme est libre comme l'air. Mais Caïn le fils sédentaire a triomphé du nomade. Par jalousie, par vengeance, par colère, je ne sais comment expliquer son crime. Il t'a fait disparaître. Il a vaincu le nomadisme. Il a jeté l'opprobre sur le nomade, pour plus de deux millénaires.

Confidence faite Abel, je vois désormais un renversement : les ravages du *nomade nouveau* vainquant le sédentaire. Le voilà à présent discriminé !

Abel, je n'aime pas ces oppositions. Si je prends le temps d'explorer mon intériorité, c'est parce que j'ai le sentiment que le nomade et le sédentaire vivent en moi de la même façon. J'ai le sentiment que nous sommes tous nomades et sédentaires à la fois. Et que les dualités ne sont que des illusions de l'esprit.

Caïn t'a tué comme un lâche, pensant naïvement être à l'abri des regards. Nul arbre, nul paysage, nulle obscurité ne purent empêcher Dieu de le surprendre, cependant.

« Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement. »

L'humanité est née dans l'opposition : un nomade et un sédentaire. Le second n'a pas supporté le premier. Il l'aura tué.

Dieu ayant préféré ton offrande Abel, un des premiers nés de ton troupeau et de ses graisses, à celle de Caïn, les fruits de sa terre. Et voilà qu'en t'assassinant Caïn se condamnait.

Condamné par Dieu à la solitude, et à l'errance.

« Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil ; il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes.
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieus mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon. »

Caïn pourra bien bâtir une ville avec citadelle, y trouver refuge ; Caïn pourra bien bâtir une ville, fermer les portes à doubles tours ; il ignore encore que rien ne permettra d'échapper à l'errance à laquelle il a été condamné. Car cette errance est *intérieure*. Elle est l'errance de celui qui ne se tient plus dans la vérité ; l'errance de celui qui a perdu son unité intérieure.

L'errance de Caïn n'est pas l'errance du vagabond, prenant le chemin des terres lointaines, et allant au grès des routes, des paysages, se déplaçant dans l'espace et dans le temps. Il n'a pas le visage du nomade, il n'est pas fait de ton étoffe Abel, refusant la domestication, allant devant, conduit par ta curiosité et ton ouverture sur le monde.

L'errance de Caïn est une errance sans fin, pathologique, aveugle, ignorante des causes. C'est un mouvement perpétuel pour la possession des biens matériels. Une quête sans limite qui exige d'assouvir sa soif de conquêtes, d'un désir à l'autre, d'une pensée à l'autre, d'une croyance à l'autre.

Par le choix de sa mère, Caïn a été condamné à errer sur place, à l'intérieur d'une citadelle fortifiée, pour se